

PIÈCES
FUGITIVES
DE
LITTERATURE.

PREFACES

FUGITIVES

DE

LITTERATURE.

2

P E N S É E S
CRITIQUES;
PHILOLOGIQUES
ET MORALES,

Par M. * *

Est brevitæ opus, ut currat sententia.

Hor. Sat. Lib. 1. Sat. 10.



A L O N D R E S.

M. DCC. LIV.

PERFECT

CRITIQUE

PHILOSOPHY

ET MORALE

PAR

LE COMTE DE CAILLON



A LONDRES

M DCC LVI



PENSÉES DIVERSES.

L'ANTIQUITE' riroit bien de toutes nos folies au sujet de la prééminence que nos Auteurs se refusent , & qu'on veut leur accorder sur les siens ; mais sa gravité l'en empêche.

Les Anciens sont à notre égard comme des guides qui ont montré le chemin à d'autres ; mais tel Voyageur qui étoit à cheval & bien monté , a laissé bien loin derrière lui celui qui étoit à pied & qui marchoit dans la même route. Corneille vaut bien Sophocle , ou tout au moins Sénèque ; Racine Euripide ; Moliere Terence & Plaute ; la Fontaine l'humble affranchi d'Auguste ;

Boileau les deux Satiriques subalternes qu'il a imités (*). Rousseau ne le cède guères à Horace, comme Poète; Martial par ses Epigrammes n'est pas digne de lui tenir l'étrier. Crébillon, Voltaire. . . mais ces noms disent trop: Je vois l'Anquité se réfrogner, & devenir un peu plus sérieuse.

Il faut connoître les Anciens & les goûter; mais c'est une ridicule affectation que d'employer leurs phrases & leurs passages aux moindres propos; & de citer Sénèque sur la sobriété ou la tempérance, & Cicéron sur ce qui fait la beauté du corps.

En lisant les Anciens on est presque sûr de sçavoir ce qu'ont écrit les modernes; mais en lisant ceux-ci on n'apprend pas toujours ce qu'ont dit les autres, & la façon dont ils l'ont dit.

Les Anglois nous disent que l'or de leurs ouvrages est en lingots, pendant que nous le filons dans les nôtres; & que ce n'est chez nous que de l'or trait. Ce reproche convient sans doute à quelques-uns de nos Ecrivains, recherchés dans leurs idées comme dans leur stile; & qui n'abandonnent une pensée

(*) Juvénal & Perse.

DIVERSES.

7

que quand elle ne peut plus leur fournir , même pour l'expression. Mais ce défaut n'est point encore à la mode chez nous ; il n'est en vogue tout au plus qu'à l'Académie.

Boileau avoit raison sans doute de fron-
der hautement les Tragédies * de Quinault ;
mais ce ne sont point ses plaisanteries qui
ont fait tomber l'Astrate ; c'est la froideur
de cette Pièce. Agenor dans je ne sai quelle
Scène dit à Sichée :

Puis-je contre la Reine oser rien entreprendre ?

SICHÉE.

Mais plutôt contre vous qui pourroit la défendre ?

Tout est pour vous le Peuple & l'Armée & la
Cour ;

Rien n'est pour elle. . . .

Helas ! N'est-ce rien que l'Amour.
Mes vœux vont à son cœur autant qu'à sa couronne.
L'un de ces biens n'est rien si l'autre ne se donne ;
Et j'aime mieux encor , pour être plus heureux ,
Attendre un peu plus tard & les avoir tous deux.

Qui pourroit supporter toute une Pièce écrite
dans ce goût ? Quinault a voulu faire disser-
ter l'Amour, comme Corneille avoit disserté
la Politique ; mais qui ne sent le ridicule d'u-
ne pareille affectation.

(*) Ses Tragédies , fort différentes de ses Opera.

B

Horace a été plus heureux que Boileau ; il ne nous est resté aucun Ouvrage des Auteurs qu'il a critiqués , & nous l'en croyons volontiers sur sa parole pour ce qui est de leur mérite : Au contraire nous avons entre les mains , nous entendons chanter ou réciter , tous les jours , d'excellentes choses de quelques Auteurs dont le nom se trouve dans les Satires Françoises ; & ces Ouvrages non seulement démentent le jugement qui les condamné , mais même ont des beautés qui bien souvent l'emportent sur la critique. Grand exemple pour quelqu'un qui auroit à lui succéder.

Corneille qui est plein de pensées fortes & hardies , ne pouvoit s'exprimer avec cette élégance continuë que nous admirons dans Racine , qui a dit des choses beaucoup plus ordinaires. On taille le moilon avec bien plus de facilité que le Diamant.

Epîtres Dédicatoires autant de mots , autant de sottises. La plûpart ne sont pleines que de ces pensées communes & rabattuës ; si c'est une Tragédie qu'on a eu grand soin de peindre tous ses Héros d'après celui à qui on l'adresse , que tous leurs sentimens sont imités des siens ; & qu'il faut bien enfin que

DIVERSES.

9

la Pièce ait de la force & de la noblesse, puisqu'elle a eu le bonheur de plaire à un homme très-fort, très-noble; & très-judicieux.

La lecture ressemble au jeu : on est bien aise de s'amuser, & de gagner quelque chose en s'amusant.

On lit parce qu'on pense, & souvent parce qu'on craint de penser.

Il ne faut beaucoup lire que quand on fait beaucoup oublier.

Jugement sur le Chevalier de Méré.

Je trouve dans le Chevalier de Méré un langage assez épuré, assez de recherche, mais qui paroît venir plutôt du commerce d'un certain Monde que d'un long travail. Au reste, point d'esprit plus superficiel, pour l'ordinaire, ni plus françois. Une infinité de faux raisonnemens & beaucoup de monotonie. Il n'a ni la force de Balzac, ni l'enjouement de Voiture. On apperçoit souvent les efforts qu'il fait pour avoir de l'esprit, mais on n'apperçoit que ces efforts : c'est une Coquette qui met des mouches où elle n'a point d'agrémens. Je ne m'étonne pas qu'on ne le lise plus, il se servoit d'un

stile à la mode, & cette mode n'est plus celle d'aujourd'hui. Il dit quelque part qu'il ne se contente pas de rendre un Auteur comme il est dans l'original, mais comme il y devrait être; & je m'étonne d'abord qu'avec cette haute opinion de lui-même, il daigne s'abaisser jusqu'à traduire. Je veux, ajoute-t-il, prêter à toute force de l'esprit à mon Auteur; je ne suis jamais content de mon travail s'il ne renchérit sur l'original. Et remarquez qu'il dit cela à propos d'une Traduction de la Matrone d'Ephèse de *Petrone*.

L'on doit éviter la répétition des mêmes mots dans une phrase, & sur-tout de certains mots, quand on aspire à la gloire de bon Ecrivain. Exemple :

» Telle est l'utilité des Poèmes Didacti-
 » ques : ils rappellent à ceux qui connois-
 » sant déjà la *matière* ce que cette *matière* a
 » de plus important, & excitant la curiosité
 » de ceux qui ne connoissent pas la *matière*,
 » les invitent agréablement à en prendre
 » noissance ». Qui diroit que c'est le fils du
 grand Racine qui parle ainsi (*).

Se peindre dans ses Ouvrages n'est pas

* Réflexions sur la Poésie, Tom. 1. page 12. de l'Édition de Paris.

DIVERSES.

II

un hazard, c'est un devoir. J'admire Montagne, qui dit, par une figure pleine de force, qu'il voudroit (avec la permission de ses Lecteurs) qu'il lui fût permis de se peindre nud.

Pensées fausses, tous nos Livres en fourmillent; s'entend ceux où les Auteurs ont pensé. Œuvres de l'Abbé de Chaulieu page 66. de l'Edition de Paris 1750.

Ici, malgré l'ennui que cause votre absence;

Ni la crainte ni l'espérance

Ne troublent le repos de cet heureux séjour;

Cela est faux, & ne peut être. S'il s'ennuie de son absence, c'est qu'il espère qu'elle reviendra, ou qu'il craint qu'elle ne revienne point. Mais des fautes de raison se passent volontiers en galanterie.

La pensée ridicule de Mascarille, quand il s'écrie à la fin de sa Chanson dans les Précieuses Ridicules, *O Voleur! ô Voleur! qui m'emporte mon cœur.* Se trouve presque en original dans un Madrigal des Recueils de Serey.

Je sens une extrême douleur,

Et je souffre un cruel martyre;

Depuis assez de tems je possédois un cœur

Que depuis peu je trouve à dire.

Soit dit sans vous mettre en courroux ;

L'auriez-vous point pris par mégarde ?

Faites du moins qu'on y regarde ,

Je croi , sans y penser , l'avoir laissé chez vous ;

Que cela est galant ! Il faut avouer que ces Vers sont de la *bonne Faiseuse*, ou de quelque Artamène bien subtil & bien délicat. On ne voit que semblables denrées dans les immenses Recueils de ce tems , qui sont un composé de tout ce qu'on peut imaginer de plus burlesque & de plus plat ; semblables en cela à ceux du nôtre. C'est où Boileau prenoit ordinairement les noms dont il brodoit ses Hémistiches.

Après les pensées justes , rien ne vaut mieux que les pensées hardies.

Le mérite d'un Ouvrage n'est pas d'être critiqué , mais de survivre aux Critiques.

C'est en pensant qu'on apprend à penser.

Les Anciens avoient leurs plaisans qui quelquefois hazardoient des pointes & des jeux-de-mots tout aussi déplacés que sont les nôtres. Cimber un des assassins de César , & qui étoit sujet à s'enivrer pour peu qu'il eût bû , répondit à ceux qui lui faisoient la proposition de le tuer : Comment pourrois-je supporter un Tyran , moi qui ne peux

porter le vin ? L'équivoque dans le Latin est encore plus marquée.

C'étoit le défaut de Cicéron d'être plaisant , & à mon sens un bien grand pour un homme aussi grave que cet Orateur & ce Consul Romain. On nous a transmis quantité de fades réparties qui font honte à sa mémoire. Il a gâté la plûpart de ses Harangues par des pointes & des jeux-de-mots qu'on ne pardonneroit pas à un Rheteur. Je suis fâché qu'on puisse faire le même reproche à Démosthènes.

Le génie de Platon l'a souvent emporté trop loin ; par exemple quand il dit que les premiers hommes devoient mieux connoître la Nature parce qu'ils étoient plus près de son origine : ce qui est visiblement faux , & contre toute vraisemblance. C'est comme si l'on disoit que notre Physique d'aujourd'hui doit le céder à celle des Anciens.

Il peut être mis au nombre des contradictions pour la Poësie qu'il a blâmée , & du langage de laquelle il se sert d'un bout à l'autre dans tous ses Ouvrages. Le P. Mallebranche étoit aussi un de ces fils ingrats de la Nature.

Les Poëtes du Regne de Henri II. & de Charles IX. devoient bien plaindre leur Postérité en la comparant à leur Siècle. Ronsard passoit alors pour un Homère , non seulement , mais encore pour un Pindare & un Théocrite , Garnier pour un Sophocle , du Bellay pour l'Ovide de la France , Desportes pour son Tibulle , ainsi du reste. De sorte , qu'à en croire ces Ecrivains , ils seroient aujourd'hui nos Auteurs Classiques.

Les Gens trop savans & accoutumés à combattre avec des autorités , se trouvent fort embarrassés quand il s'agit de répondre à des Philosophes , c'est-à-dire à des gens qui ne se payent pour l'ordinaire que de raisons . Ils ressemblent à ces Cuirassiers de Darius , qui étoient aggravés sous le poids de leurs armes , & ne pouvoient se défendre , une fois abattus de leur Cheval. Le secret seroit , alors , pour ces Messieurs de se défaire de tout cet attirail inutile , & d'oublier pour un moment qu'ils savent tant de choses , & surtout la peine qu'elles leur ont coutée ; mais c'est ce qu'un vrai Savant ne fera jamais.

Trop avoir & trop savoir , c'est le moyen d'être embarrassé de ses richesses & de ne pas jouir.

J'aimerois

J'aimerois autant voir traduire Cicéron en Vers que Virgile en Prose.

L'Abbé T. . avec sa Prose piquée & son stile au petit-point, n'est qu'un Refasseur de pensées. Exemple : M. de Voltaire avoit dit dans son Essai sur la Poësie Epique, à propos de Virgile, à l'article de ce Poëte : » Il » faisoit les délices de ses amis par cette » simplicité qui s'accorde si bien avec le génie, & qui semble être donnée aux véritablement Grands - Hommes pour adoucir » l'Envie«. Voici Trublet, *il faut plus de qualités aimables à celui qui en a plus d'estimables. Un homme d'un mérite médiocre du côté de l'esprit, est obligé à moins du côté du cœur, &c.* Qui reconnoîtroit néanmoins M. de Voltaire, & le sentiment qu'il exprime si bien à ce jargon ? L'Abbé Trublet a rêvé qu'il étoit un petit la Bruyere : il m'a bien endormi, mais il ne m'a pas fait faire le même rêve.

¹
PENSEES MORALES.

LE Bonheur est croyable dans ce monde, s'il y a des Amis.

On a peu d'Amis, ou on n'en a point. Ceux qui en ont & de véritables, sont ceux qui haïssent le plus généralement les autres hommes. Leur sensibilité se réserve toute pour ce petit nombre, auquel ils songent uniquement à plaire, & qui a seul cet avantage à leur égard.

L'Amour-propre est le vin de l'esprit, il en faut une pointe, mais trop enyvre.

L'Envie si ordinaire à la plûpart des hommes, semble s'opposer à l'égalité des conditions que quelques Philosophes ont voulu établir. Il est vrai, d'un autre côté, que l'Amour-propre sert à balancer cette passion. Alors on prend son parti bien ou mal : on se contente de plaindre des gens comblés d'honneurs & de biens, dont ils sont indignes, & que l'on mériterait mieux à leur place.

Les Femmes se ressembtent toutes plus

ou moins, elles ne se haïssent si généralement l'une l'autre que parce qu'elles savent leur secret.

L'Amour de la gloire, chez les hommes, y naît presque toujours avec les talens propres à l'acquérir; de même qu'il ne se trouve que rarement chez les personnes qui en manquent. C'est une attention bien louable de la Nature que les génies médiocres n'en soient point échauffés, puisqu'ils ne feroient rien que de ridicule, malgré la noblesse de ce principe.

La Postérité paye aux Grands-Hommes l'intérêt de la gloire que leur ont refusée leurs Contemporains.

Le revers de la Gloire est l'intérêt.

La Haine engendre la vérité, comme la Vérité engendre la haine.

Les bonnes Manières sont la monnoye du mérite.

Les Obstacles ne servent qu'à réveiller les Grands Hommes; & on n'en trouve nulle part tant que dans le chemin de la perfection. Ce sont des pierres d'achoppement que les habiles gens sautent, & où les lourds cassent le nés.

Ceux qui ont de grandes Passions sont

souvent les plus honnêtes gens , hors de ces passions.

Le Sentiment ne s'use point.

J'aime mieux le Vous d'un sot, que le Moi d'un homme d'esprit (*).

Un Tableau dont on fait l'histoire , & qui a passé , au dire de son possesseur , entre les mains des Ducs & des Princes Souverains pour venir dans les siennes , n'en vaut pas mieux aux yeux d'un Connoisseur , s'il n'y trouve un caractère sûr & distinctif ; Semblable à la plupart de ces bas protégés , qui n'en sont pas moins des sots , malgré la noblesse de leurs recommandations.

Il ne faut regarder de près ni les Femmes ni les Tableaux ; cela ne fiéd tout au plus qu'à un Connoisseur , ou aux Gens du métier.

Il faut se taire & écouter dans la Conversation , mais souvent c'est assez de se taire.

L'esprit de Société renferme toutes sortes d'esprits , & souvent n'en contient aucune.

On n'est rien avec de la Timidité , mais on est doublement avec de l'assurance , doublement aimable , ou doublement fat. Que de gens risquent cette alternative.

(*) Ceci regarde les *Egoïseurs* , ceux qui se citent.

Les Turcs ont un grand respect pour les Animaux : ils ont grande attention de les conserver en santé , & ont des Hôpitaux pour les recevoir quand ils sont malades. Mahomet défend dans son Alcoran de leur couper les oreilles , ni de les mutiler en quelque façon que ce soit. Busbec rapporte à ce sujet une bonté merveilleuse de ce faux Prophète. Il dit que son chat étant endormi sur une de ses manches , comme il lisoit appuyé sur une table, il aima mieux couper sa manche quand l'heure fut venuë d'aller au Temple , que de troubler le sommeil de cet Animal. *La Mothele-Vayer.*

Voilà en effet un des plus grands exemples d'humanité qu'on puisse citer vis-à-vis d'un chat. Mais il est singulier que ce soit Mahomet qui l'ait donné, lui qui n'avoit pas plus de respect pour le sang humain & pour la tête des hommes , que pour ses manches.

FIN DES PENSEES CRITIQUES
ET MORALES.



LETTRE

SUR

LES TRADUCTIONS EN VERS

A UN JOURNALISTE.



VOUS me permettrez, Monsieur, de vous adresser mes plaintes au sujet d'un préjugé fatal à la Littérature ; & dont on ne semble guères être encore revenu parmi nous : J'espère par-là leur donner plus de cours & d'autorité.

Il y a longtems qu'on se plaint que nous n'avons point de bonnes Traductions en Vers, & cela avec raison ; parce que nos bons Ecrivains ont dédaigné la gloire qu'il y a à y-réussir. On lit dans les Lettres Persannes (& cette autorité n'est que trop dangereuse) que tout Traducteur ne sera jamais traduit :

mais il sera honoré , récompensé , estimé. Une Nation voisine de la nôtre , & que nous nous faisons un point d'honneur d'imiter , & de surpasser même quelquefois en bien des choses , compte parmi les plus grands Hommes les Traducteurs de différens Poètes ; que ne l'imitons-nous encore en cela ? On sait en France & par tout le Monde lètré , le singulier accueil que l'Angleterre a fait à la Traduction d'Homere & à son Traducteur. On sait pareillement que Dryden n'a pas eu moins de succès pour sa Traduction de l'Enéide , Crech pour celle qu'il a faite de Lucrèce , d'Horace , &c. Les Italiens tout de même fourmillent de bonnes Traductions. Nous seuls qui pourrions nous occuper à cette étude beaucoup plus utilement que tant d'autres , & qui y sommes comme nécessités , par l'impossibilité morale où l'on est aujourd'hui de rien produire de nouveau ; aimons mieux nous laisser taxer , ainsi que notre Langue , d'incapacité & de foiblesse par les Etrangers , que de leur prouver le contraire , comme il nous seroit aisé de le faire ; & d'abandonner l'inestimable honneur de réussir dans des Opera & des Contes de Fées , & de passer aux yeux de nos Voisins , ainsi

que de la Postérité, pour des Auteurs Originaux.

Je ne plaide point ici *pro domo mea*, on me fera la grace de le croire. L'honneur d'avoir mis en François quelques Epigrammes de Martial & quelques lignes de Sénèque, est assurément trop mince pour qu'il ait jamais pû me tourner à cette espèce de vocation ; je parle uniquement pour ceux qui ont de vraies dispositions, & que l'abus de l'usage, ou même quelques plaisanteries pourroient en détourner.

Mais quoi ? Ne peut-on s'exempter de la règle & cesser d'être à la mode pour un moment ; quand ce ne seroit que pour être d'un usage plus universel ? Les Homère, les Virgile ont encore des admirateurs après deux mille ans & plus ; & je voi que tel Roman, telle Historiette, vantée, fêtée, couruë la veille cesse d'être connue le lendemain.

Nos Opera tout de même, nos Pièces à tiroir (*) tout de même, nos Comédies du bon ton, & nos Tragédies où on voudroit

(a) On appelle ainsi des Pièces sans caractère & sans but, où il suffit de rassembler quelques portraits généraux & de fantaisie, sans rien peindre directement. Ce genre qui prête à l'esprit & qui flatte la paresse d'un Auteur, est trop accrédité de nos jours.

A UN JOURNALISTE. 23

aussi l'introduire , n'ont pas un meilleur sort.

Cela n'arriveroit pas , peut-être , si nos Auteurs trop pressés de se produire se donnoient la peine que demandent de longs ouvrages ; s'ils travailloient à se former le goût , le jugement , & à régler leur imagination (je parle de ceux qui en ont) s'ils lisoient , traduisoient , méditoient les bons modèles en tout genre , principalement dans celui où ils veulent s'exercer :

Vos exempla Græcæ

Nocturnâ versate manu , versate diurnâ !

Crioit Horace aux Romains qui nous valaient bien.

En effet on ne sçauroit trop recommander à tous ceux qui se mêlent d'écrire l'étude réfléchie des Anciens , leur prêcher de se familiariser de bonne heure avec cette lecture ; ce n'est que d'après eux qu'on peut se former & réussir. L'exemple du contraire est bien rare. Il faut les méditer , les connoître , les saisir , prendre leurs tours , leur manière & leur façon de penser , adroitement , je l'avouë : Tous nos grands Hommes ont suivi cette route. Nous avons sans

contredit, de l'esprit comme eux pour imiter la nature, & bien plus d'esprit sans doute; des talens du feu, du génie même si l'on veut; qui l'ignore? Mais ils avoient des yeux ou un Art que nous n'avons point, cela est sûr. Tous nos Peintres conviennent de cette vérité; & avouent, s'ils ont du goût, qu'ils étudient bien mieux la nature dans leurs ouvrages que dans ses propres productions. Nos Poètes en diroient autant s'ils étoient de bonne foi, & qu'ils voulussent se rendre justice; mais il est bien plus court de dédaigner les Anciens que de les connoître.

C'est moins les pensées de Sénèque qu'on a prétendu rendre dans la Traduction suivante que la vigueur de leurs expressions & toute la force de leur énergie. On n'ignore pas dans quel discrédit est tombé de nos jours le matérialisme.

TRADUCTION LIBRE
du II. Chœur de la Troade de Sénèque.

Verum est an timidos, &c.

N'EST-CE point un vain bruit par la peur
 enfanté,
Et l'Ame survit-elle au corps qu'elle a quitté ?
Les mortels une fois privés de la lumière,
Recommenceroient-ils leur pénible carrière ;
Et trop infortunés tant qu'ils sont ici bas
Le seroient-ils encore au-delà du trépas ?
Non , cette austère loi paroît trop dure à suivre ;
Tout est fini pour nous quand nous cessons de vivre.
Et cet Esprit borné qu'envain nous admirons
S'use , languit , s'éteint , & meurt quand nous
 mourons.

 Tout ce que l'Océan entoure de son onde,
Ce que voit du Soleil la course vagabonde,
Doit se confondre au sein dont on l'a vû sortir ;
Le Néant est le terme où tout vient aboutir.
Le Temps dévore tout , les effets & leurs causes ;
Et l'Ame fuit les loix que suivent toutes choses.

 Pourquoi donc se troubler ? & qu'est-ce que
 la mort !

Un instant , qui finit les duretés du sort ;
Où se perd de nos sens l'aveuglement extrême ;
Que rien ne sauroit suivre, & qui n'est rien lui-même,
L'Homme , quand une fois son sort est terminé ,
Devient ce qu'il étoit avant que d'être né.

PRIERE A L'ÊTRE SUPRÊME
imitée de Sénèque.

Livre I I. des Bienfaits () .*

GENEREUX Protecteur de tout ce qui respire,
L'Homme ressent tes biens avant qu'il les désire.
Tu diriges nos pas , tu préviens nos besoins ;
Et pour être ignoré tu n'obliges pas moins.
Ta libéralité regne avec abondance
Sur le juste qui t'aime , & l'ingrat qui t'offense ;
Comme un père outragé , mais sans emportemens ,
Qui rit du vain courroux de ses foibles enfans.
C'est toi qui de la Terre aride & desséchée
Par de bénignes eaux rends la soif étanchée ;
Qui des célestes corps régles les mouvemens ,
Qui balances leur choc , & fais marcher les tems.
Ton amour , chaque année , embellit la Nature
De fleurs & de zéphirs , de fruits & de verdure :

(a) Cap. 31. *Rerum optimus auctor beneficia ignorantibus dare incipit , ingratis perseverat. Alius illè obijcit negligentiam nostri , alius iniquitatem , alius illum extra mundum suum projicit , & ignarum hebetemque sine luce , sine ullo opere destituit. Nihilominus tamen , optimorum more parentum , qui maledictis suorum infantium arident , non cessat Deus beneficia congerere de beneficiorum auctore dubitantibus , sed aquali tempore bona sua per gentes populos que distribuit , unam potentiam sortitus prodesse. Spargit opportunis imbribus terras , maria flatu movet , siderum cursu notat tempora , hiemes & aestates intervntu mollioris spiritus lenit , errorem animorum placidus ac propitius fert.*

A UN JOURNALISTE. 27

Tu commandes aux vents déchaînés sur les mers,
Tempères les Etés, adoucis les Hyvers;
Tu vois nos actions, ou mauvaises ou bonnes,
Tu les vois en pitié, nous plains & nous pardones!

O Ciel! Et l'Homme encor, cet Insecte arrogant;
Ose sur ses destins te croire indifférent;
Il accuse à la fois ta bonté, ta justice,
De ses folles erreurs te nomme le complice;
Où dans cet Univers réglant tout à son gré,
Il exclut de ce monde un Dieu qui l'a créé!

EPIGRAMME 22.

du II. Livre de Martial.

Cum peteret Regem, &c.

TROMPÉ dans sa valeur, Mutius en furie,
Immola dans les feux son bras à la Patrie.
Porfenne suspendit ce prodige inhumain:
Il tremble; Il ne peut voir ce qu'endure un Romain:
Et l'ennemi, des feux arrachant ce grand homme,
Le conduit du supplice aux Triomphes de Rome.
O courage! O vengeance! O glorieuse erreur!
Ce bras eût-il plus fait s'il eût été vainqueur?

*Major decepta fama est & gloria dextra;
Si non errasset fecerat illa minus.*

MARTIAL LIV. XI.

EP. 53.

Quod nimium laudas , &c.

Et qui finit :

*Rebus in angustis facile est contemnere vitam ,
Fortiter ille facit qui miser esse potest.*PHILOSOPHE orgueilleux , tu veux que je
r'admireDans ces vœux insensés que tu fais pour la mort ;
Ton courage est divin : mais dis , qui te l'inspire ?
Ta force ne te vient que de ton mauvais fort.Tu n'as infortuné ! ni feu , ni lit , ni table ;
Pour amolir ton pain tu n'as d'eau que tes pleurs ;
O courage étonnant ! O force inimitable !
De braver une mort qui finit nos malheurs.ROUGIS de ta foiblesse ; & d'une lâche envie ,
Ne fais plus vanité , Philosophe orgueilleux.
Le courage n'est point à mépriser la vie ;
Mais à la supporter quand on est malheureux.

FIN.



+

mf